

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Lettre de l'Amérique du Sud, par Antonio Chord.—Le bon vieux temps, par E. R.—La "Christian Endeavor," par J. St-E.—Pensées sur les femmes.—Poésie : nuit de mai, par Josephus.—Chronique artistique, par Dufresne.—En appel, par Denis Ruthban.—La carte à payer, par Charles Leroy.—L'expédition Peary.—Étymologie par P. G. R.—Prime du mois de juin.—En faction, par Abel Mercklein.—L'annonce du débi-tant.—Poésie : La gloire des nez, par Maurice Bouchor.—Notes et faits : Histoire de la flatterie ; Histoire de l'instruction publique, etc.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroise ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; Charade ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Montréal : La gare Windsor, du C.P.R.—Le steamer *Falcon* portant le lieutenant Peary dans son voyage au pôle Nord.—L'Exposition de Chicago : La grande cour le soir. Illumination à l'électricité de la fontaine Macmonnie.—Montréal : L'intérieur de la Salle d'Exercices pendant la convention de la C. E. S.—Montréal : Vue du Champ-de-Mars. La grande tente de la C. E. S.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AUX PHOTOGRAPHES ET AMATEURS PHOTOGRAPHES

Nous invitons cordialement messieurs les pho-tographes praticants et les amateurs-photographes, désireux de faire connaître notre pays, à nous expédier des photographies des lieux où ils résident ainsi que des endroits pittoresques de notre magni-fique province. Nous rembourserons le port des photographies et nous les retournerons à l'auteur aussitôt photographées, si on le désire.

De cette manière, chacun pourra contribuer à faire connaître les beautés de notre chère pro-vince, et ainsi faire œuvre patriotique.

ENTRE-NOUS.



OUS changeons de gouverneur-général ; lord Derby est en mer, à destination d'Angleterre, où il va recueillir l'héritage de son frère, un héritage comme on n'en voit guère que dans les contes de fées, et lord Aberdeen, son successeur, arrivera en septembre.

Quand je dis que nous changeons de gouverneur, je me trompe beaucoup, car ce n'est pas nous que ce changement regarde, mais bien le gouverne-ment anglais. Notre rôle se borne à payer le

grand seigneur que l'on nous envoie, ce qui est un grand honneur.

Pourquoi changer tous les cinq ans ? C'est ce que je ne m'explique pas très bien.

Les gouverneurs généraux que l'Angleterre nous donne ne peuvent-ils vraiment pas durer plus long-temps ? Le climat est-il trop dur ou les cinquante mille dollars que nous leur donnons chaque année ne leur suffisent-ils pas ?

Je l'ignore, mais ce que je sais parfaitement, c'est que l'on pourrait trouver facilement un Cana-dien acclimaté, dur au froid, et qui se contente-rait de beaucoup moins de dix mille louis.

Les gouverneurs sont un peu dans le même cas que nos miliciens que l'on fait camper pendant douze jours, tous les deux ans ; ils s'en vont au moment où ils commencent à comprendre leur be-sogne et à connaître le pays.

J'ai déjà dit quelque chose du même genre, il y a cinq ans, mais je n'ai pas la prétention de croire que les ministres anglais en feront le moindre cas.

** Ceux des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui ont assisté aux fêtes nationales du 24 juin, ont gardé le meilleur souvenir du discours d'un Fran-çais de grand talent, M. Jules Steeg, inspecteur général de l'instruction publique, délégué du gou-vernement français à l'exposition de Chicago ; le succès de cet orateur distingué fut même tel que nombre de ses auditeurs regrettaient que l'on n'en eut pas conservé le texte.

M. Steeg, à la demande spéciale de M. le comte de Turenne, consul général de France, a refait de mémoire ce discours, qui vient d'être publié.

Je viens de le lire, mais combien plus je l'aurais goûté s'il m'avait été permis de l'entendre, car me trouvant plus tard avec cet homme distingué j'ai pu apprécier sa valeur.

J'en détache quelques passages :

"Nous avons tant de raisons de l'aimer, dit-il, notre douce France. Son sol fertile, son aimable climat n'ont que des caresses pour ses habitants ; son Nord a des tiédeurs, son Midi a des brises qui corrigent ou défient tous les excès. Elle reproduit à sa façon l'image des autres pays ; elle a les vastes plaines où les moissons ondulent à perte de vue, les riants coteaux où croissent ses vins généreux, des forêts profondes, les rives de la mer, la Pro-vence embaumée, et des montagnes d'où descen-dent ses fleuves et ses travailleurs. Sans doute, nous n'avons pas l'Himalaya, mais nous nous glo-rifions des fiers sommets du Mont Blanc ! Il nous semble qu'on peut trouver dans notre France tous les charmes de la nature et qu'elle est le monde en raccourci."

Et plus loin, il ajoute, sur le même sujet :

"Ce n'est pas une nation légère que celle qui se consacre avec tant de tenacité au travail de l'es-pirit, au travail de l'industrie, au travail de la terre. Notre peuple, il faut le dire pour ceux qui l'ignorent, est un peuple de travailleurs. Ce dont nous sommes le plus fiers, ce qu'on peut admirer chaque jour dans nos villes et dans nos campagnes, ce sont les saines vertus du travail, de l'économie, de l'épargne, de la prévoyance, de la vie de fa-mille. Rien n'est simple, modeste, uni comme la famille française. Elle est un sanctuaire où la probité, l'honnêteté des mœurs, l'honneur du nom sont l'objet d'un véritable culte.

"En dépit des sottises légendes, nos femmes sont des filles respectueuses, des épouses dévouées, des mères tout entières consacrées à leurs enfants. Nous voulons bien que, cédant à l'évidence, on vante leur grâce, mais nous demandons, au nom de la vérité, qu'on reconnaisse et qu'on honore leurs vertus. C'est là notre trésor, et pour lequel nous sommes prêts à sacrifier tout le reste !

"Merci à vous, Canadiens-français, de l'hom-mage si cordial, du souvenir si affectueux dont vous favorisez notre chère patrie. Vous pouvez vous livrer sans crainte à ces touchantes manifes-tations. Suivons chacun les destinées que la Pro-vidence nous prépare : allez où vous portent vos sympathies, vos intérêts, vos devoirs. La Répu-blique française se trouve assez grande, assez forte pour ne porter ombrage à aucune susceptibilité légitime.

"Nous sommes contents de notre lot, contents

de notre empire africain, de notre Algérie, de notre Sénégal, de notre Congo, contents de notre empire d'Asie, contents de la place matérielle et morale que nous occupons dans le monde, contents de l'œuvre immense qui nous est assignée, sans rien oublier des devoirs qui s'imposent à notre patrio-tisme."

Ces paroles viennent-elles calmer les trembleurs et les fanatiques qui ne cessent de hurler leur cri de *French domination* ?

** Il circule toujours des bruits de réformes qui seraient faites prochainement dans l'enseigne-ment, ou plutôt dans le programme des études.

Auront-elles lieu ?

Quelqu'un demandait, l'autre jour, à M. Steeg, dont je vous parlais tout à l'heure, s'il croyait que nous étions en retard sous ce rapport, et voici sa réponse textuelle :

—Non, vous n'êtes pas en retard, car le mot retard comporte une idée de locomotion ; non, vous ne pouvez être en retard, vous êtes arrêtés.

La sentence est sévère, et je la laisse à discuter à ceux qui s'intéressent à cette question si grave.

** En feuilletant un vieil ouvrage, j'ai trouvé, dernièrement, un aperçu du régime d'un collège du moyen âge ; il était un peu dur, comme vous allez pouvoir en juger.

Porter froc et robe grise du drap le plus grossier, avoir la tête rase, faire à tour de rôle la cuisine, laver la vaisselle, couler la lessive et balayer la maison, étaient les articles les plus doux du code du collège de Montaigu.

"Il fallait, par toutes les saisons, se relever de nuit pour assister à un office d'une heure et demie de durée. Les moindres fautes, épiées et dénon-cées par une surveillance mutuelle, étaient suivies de corrections jusqu'au sang, car nulle part le mar-tinet ne fut garni de plus de nœuds ni appliqué d'une main plus impitoyable.

"La nourriture était à l'avenant. Chacun re-çevait, en entrant au réfectoire, une demi-once de beurre pour accommoder le dîner, qui était servi sans assaisonnement : un plat de légumes les plus vils, cuits à l'eau, et un demi-hareng ou deux œufs durs. Jamais de viande, toujours du pain bis, et, pour unique boisson, l'eau tirée au puits de la cour."

Voici maintenant l'emploi de la journée :

"De quatre heures du matin à six heures, leçon ; à six heures, messe ; de huit heures à dix heures, leçon ; de dix heures à onze heures, dis-cussion et argumentation ; à onze heures, dîner ; après le dîner, examen sur les questions discutées et les leçons entendues, ou, le samedi, dispute ; de trois à cinq heures, leçon ; à cinq heures vèpres ; de cinq à six heures, dispute ; à six heures, sou-per ; après le souper jusqu'à sept heures et demie, examen sur les questions discutées et les leçons entendues pendant la journée ; à sept heures et demie tompies ; à huit heures, en hiver, coucher, et à neuf heures en été."

Il faut avouer que des gens qui se soumettaient volontairement, pendant plusieurs années, à une pareille discipline de misères et de labeur, devaient être doués d'une forte somme de courage et de volonté.

Et en ce temps-là, on trouvait que ce système était parfait et que l'on n'avait pas besoin de réforme.

** Parlerai-je du scandale nouveau qu'un journal anglais prétend avoir découvert ?

On dit, mais je n'en crois rien, que le fils du prince de Galle, le duc d'York, qui vient de se ma-rier avec la princesse May, était déjà marié avec une fille d'un officier de la marine anglaise, que deux enfants seraient nés de cette union, et, de plus, que le mariage aurait été célébré par un prêtre catholique.

On dit bien d'autres choses encore.